

La découverte



17 JANVIER 1888

Cet endroit, je l'ai découvert par hasard en errant près des falaises. Pour y accéder il faut descendre un sentier pentu, passer sous un tunnel naturel puis traverser une petite crique. Cet endroit secret connaît des habitués mais à la nuit tombée le calme s'y installe. Cette plage devient une place où le son du silence m'apaise. Les reflets bleutés de la lune et le claquement des vagues viennent chasser le brouhaha de mes pensées. Le va et vient de la marée berce mes espoirs. Mes espoirs nourris par l'ampleur des possibilités futures. A l'image de ces étendues de sables infinies qui me rappellent que tout est encore possible. Pour l'instant, rien n'est écrit. Je suis seule, il n'y a personne et le vent qui souffle sur mon visage me fait signe de rentrer mais c'est sur cette plage que je trouve l'asile. Je n'ai besoin ni de chaleur ni de soleil, ce que j'aime ici c'est le naturel indomptable du lieu, qui, à travers le temps, a su résister au façonnage de l'humain et à sa vague destructrice. Ce que j'aime dans ce lieu c'est cette spontanéité primitive, ce chaos ordonné que je ne retrouve nulle part ailleurs et qui me rassure. Je décide donc de savourer pour quelques instants, encore, ma liberté, ici les pieds dans l'eau à l'abri du mépris. Un jour peut-être je m'en irai et je laisserai derrière moi tout ce que je sais, ce que je connais. J'irais assouvir cette soif intarissable d'aventure. J'aimerai pouvoir tout reconstruire... Me reconstruire. Désapprendre ce que j'ai appris et partir vers l'inconnu. La houle se lève, mes doigts sont engourdis il est temps de faire demi tour. C'est donc pieds nus, la tête vide et l'esprit vif que je décide enfin de rentrer.

Le partage



17 JANVIER 1893

A l'heure où l'horizon disparaît, je t'emmène jusqu'à mon repère caché. L'heure où le ciel se noie dans l'océan. Ensemble le temps s'efface et la vieillesse qui nous guette se laisse oublier. J'entends nos rires à l'unisson. Ces rires lointains sur la plage. Je les chéris. Tous ces moments passés ensemble. Les paroles éphémères emportées par le courant des marées. La chaleur des instants qui nous faisait oublier le vent froid de l'hiver. Ensemble, la vie paraissait si simple. Rien n'importait plus que le présent. S'installer confortablement au milieu des coquilles nacrées et se laisser entraîner par le doux spectacle de la nature. La chorégraphie des feuilles entraînées par le souffle délicat du zéphyr. L'humeur de la mer et ses clapotis lunatiques. Le chant du paysage.

La perte



17 JANVIER 1901

Ce soir la lune est pleine. Cela fait cinq ans que je n'y suis plus retournée mais en regardant par la fenêtre, j'y songe. Peut-être y serions-nous allés pour contempler la marée. Je n'y retourne pas car j'ai peur. Peur d'être assommée par la lourdeur du silence. Refroidie par cette lune impassible. Ma vie a changé mais le paysage, lui, ne change pas. Il en deviendrait presque anachronique. J'ai peur de ce vide qui, avant, me faisait du bien. J'ai peur des vagues de nostalgies qui ne laissent que des résidus de souvenirs. Une écume qui, peu à peu disparaît pour laisser place à une nouvelle marée. J'en arrive maintenant à détester cette palette romantique composée de bleu nuit. J'en arrive même à regretter nos conversations houleuses et le goût amer qu'elles me laissaient en bouche. Je ne sais pas pourquoi j'écris. Je ne sais même pas à qui j'écris. Je ne sais que faire de ces mémoires indigestes. Peut-être qu'inconsciemment j'en fait ton testament. Tu n'as laissé aucune trace, rien de visible mais ta présence reste palpable. Combien de temps encore avant de te retrouver ?

Le lâcher-prise



17 JANVIER 1912

J'y suis retournée une dernière fois pour m'imprégner de l'aura du lieu. Ce qui m'apaisait autrefois, aujourd'hui m'effraie. Je n'ai plus besoin d'être ici. Demain je partirai. J'ai trouvé autre chose qui me fascine, qui me calme et qui me guérit: l'écriture.